



HAL
open science

”L’expérience familiale de la captivité au Stalag 325 de Rawa-Ruska : regards croisés de familles de descendants”

Alexandre Millet

► To cite this version:

Alexandre Millet. ”L’expérience familiale de la captivité au Stalag 325 de Rawa-Ruska : regards croisés de familles de descendants”. Cahier d’Histoire Immédiate, 2020, 54, <https://www.editions-cairn.fr/fr/pyrenees/1497-cahier-d-histoire-immediate-n54-automne-2020-9782350689180.html>. hal-04598341

HAL Id: hal-04598341

<https://hal.science/hal-04598341v1>

Submitted on 3 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'expérience familiale de la captivité au Stalag 325 de Rawa-Ruska : regards croisés de familles de descendants

*Alexandre Millet**

« Je suis persuadé que Rawa-Ruska soulage Bruno C.
et qu'indirectement ça soulage ses filles.
Et moi ça m'arrange [...] parce que je me dis que lui peut,
peut-être, avoir des réponses¹. »

Les propos prononcés par la femme de Bruno C., petit-fils d'ancien prisonnier de guerre français (PGF) du camp de Rawa-Ruska, sont révélateurs de la portée transgénérationnelle que peut avoir, soixante-quinze ans plus tard, cette captivité dans les familles de descendants. La détention au *Stalag* 325 de Rawa-Ruska n'apparaît pas seulement comme une expérience partagée par un individu et ses co-détenus, mais aussi comme une expérience familiale que le présent article tente de documenter à l'aune d'une histoire qui reste encore à réaliser.

Les spécialistes de la captivité pendant la Seconde Guerre mondiale se sont peu attardés sur ce *Stalag* et les connaissances déjà acquises sont parfois transfigurées et métamorphosées par les représentations mémorielles. Yves Durand fut le premier à aborder le cas du *Stalag* 325 en 1980², mais il faut véritablement attendre les années 2000 pour que ponctuellement, des historiens s'intéressent à ce sujet. Les deux publications de Laurent Barcelo restent encore aujourd'hui les seules références³. Si

* Doctorant en histoire contemporaine - Université d'Angers - TEMOS.

elles permettent effectivement de mieux saisir l'histoire de ce camp, tout en posant les jalons de futures études, elles participent aussi, consciemment ou non, à raffermir et légitimer les *topoi* du récit collectif partagé au sein de l'Amicale nationale ceux de Rawa-Ruska et leurs descendants, union nationale fondée en 1946⁴. L'utilisation systématique de certains récits de guerre⁵, de quelques numéros de la revue *Envols*⁶, et des rapports de la Commission d'enquête soviétique sur les crimes de guerre nazis de septembre 1944, a été et demeure encore largement le cadre de références des analyses des historiens sur la captivité des PGF à Rawa-Ruska⁷. Il convient désormais de dépasser cette première approche en multipliant et diversifiant les sources ce qui permettra non seulement de faire du *Stalag 325* un sujet en soi et de renouveler le champ historiographique dans lequel il s'inscrit, mais surtout de tendre vers une histoire plus nuancée de cette captivité.

Le présent article a l'ambition d'y contribuer en décrivant tout d'abord le contexte historique du *Stalag 325* (I). La première partie propose d'étudier cette captivité dans sa diachronie, dans ses temporalités, tout en veillant à conserver une démarche comparative avec la détention des prisonniers de guerre soviétiques (PGS) à Rawa-Ruska ; précédant celle des PGF.

La suite du propos expose les premiers résultats des entretiens menés avec les descendants d'anciens PGF de ce camp à partir de l'exemple de trois familles. Avant de présenter les parties qui la composent, il convient de préciser les contextes de réalisation des enquêtes et la méthodologie employée.

Le temps écoulé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale permet d'envisager une étude sur plusieurs générations : la deuxième génération, les enfants nés autour des années 1940-1950 ; la troisième génération, les petits-enfants, nés autour de 1960-1970 et la quatrième génération, les arrière-petits-enfants, nés après 1990. Il est en revanche impossible de mobiliser la parole des anciens PGF de Rawa-Ruska, peu sont en vie aujourd'hui. Ils laissent toutefois quelques témoignages oraux dont les principaux ont été réalisés en 2015 lorsque Chochana Boukhobza a entrepris de donner une existence à ces mémoires pour réaliser son film documentaire *Les évadés de Rawa-Ruska, témoins de la Shoah*⁸.

Le recours aux sources orales est essentiel, car dans la majorité des familles, c'est au cours de discussions fortuites ou d'interventions inopinées d'un membre de la famille que le terme Rawa-Ruska apparaît. Ces moments de la vie familiale n'ont pas vocation à être retranscrits, car éphémères et inscrits dans un présent spécifique. Ainsi, s'entretenir avec des descendants permet de compenser ce que l'écrit ne peut nous apprendre : des anecdotes, des non-dits, des confidences, des discussions informelles passées, des analyses faites *a posteriori*, etc. Les descendants sont à la fois les témoins d'une expérience familiale et les témoins d'eux-mêmes⁹. Alors que l'écriture fixe un temps passé dans un présent, l'oralité conjugue perpétuellement le passé au présent

ce qui permet de suivre l'onde de choc provoquée par cette captivité dans les familles de PGF à travers les générations¹⁰.

Il faut aussi prendre en compte l'historicité de la mémoire de la captivité au *Stalag 325*. Depuis les années 2000, ce sont les descendants qui mènent les politiques mémorielles de l'Amicale nationale et beaucoup d'entre eux ont aujourd'hui le sentiment que leurs pères n'ont jamais été reconnus comme des PG résistants et déportés. Au même titre que les commémorations, témoigner participe du travail de mémoire, c'est un mode d'expression social répondant à des enjeux politiques, sociaux et historiques que l'historien doit analyser¹¹. Pour les descendants des deuxième et troisième générations, ce travail historique devient un véritable enjeu de mémoire, car le *Stalag 325* devient un sujet d'histoire qui lui donne une certaine importance et une visibilité académique, voire publique. Dans ce contexte, l'historien est considéré par ces descendants, consciemment ou non, comme un des entrepreneurs de mémoire de l'Amicale, voire leur porte-parole dans le domaine scientifique, qui doit apporter son expertise historique tout en satisfaisant leurs aspirations mémorielles¹². La situation est relativement différente avec les descendants de la quatrième génération rencontrés. Ils sont encore trop jeunes et moins informés sur la vie de l'Amicale pour percevoir l'enjeu que constituent ces recherches pour la mémoire de Rawa-Ruska.

Ces différents éléments sont à prendre en compte dans la conduite des recherches et plus particulièrement dans la préparation des entretiens avec les descendants. Les 11 interviews déjà menées depuis octobre 2019 – représentant 15 heures d'écoute – ont été conçues comme semi-directifs. Cette méthodologie doit permettre d'aborder les thématiques souhaitées pour l'étude tout en laissant la possibilité au témoin de s'exprimer sur tel ou tel sujet de son choix. La première partie de l'entretien porte sur sa situation familiale ainsi que la place occupée par Rawa-Ruska au sein de sa famille et dans sa vie. Mais la plupart de ces descendants ont déjà médité ces questions au moment de leur remémoration. Il s'agit alors de comprendre la place que ces descendants donnent et/ou veulent donner à Rawa-Ruska dans leur construction individuelle. La seconde et dernière partie de l'entretien aborde le sujet de la transmission, aussi bien dans la sphère privée que publique. Ils sont interrogés sur les raisons qui les conduisent à vouloir transmettre, sur les destinataires, sur les méthodes et les procédés utilisés, sans oublier d'évoquer la manière dont ils ont eux-mêmes pris connaissance de cette captivité.

Ces entretiens permettent d'approcher au plus près la manière dont les mémoires de ces expériences captives se diffusent, se remémorent et se conscientisent dans les familles (II). Mais aussi, de questionner la place du récit collectif élaboré au sein de *l'Amicale Ceux de Rawa-Ruska*, dans la construction des mémoires individuelles et familiales (III). Et enfin, de comprendre l'importance de la transmission de la mémoire du *Stalag 325* pour les deuxième et troisième générations (IV).

Stalag 325 de Rawa-Ruska, un camp disciplinaire pour prisonniers de guerre français (avril 1942-janvier 1944)

À partir de l'automne 1941, lorsque les armées allemandes progressent encore en Europe de l'Est face à l'URSS¹³, les politiques de maintien de l'ordre et de répression mises en place par les autorités d'occupation s'intensifient¹⁴. L'*Oberkommando der Wehrmacht* (OKW – le haut commandement de la *Wehrmacht*) en charge d'organiser la captivité des prisonniers de guerre, renforce les mesures contre les PGF pour dissuader et punir toute tentative d'évasion qui mobilisent des troupes que l'OKW préférerait utiliser sur le front. C'est pourquoi il décide, le 21 mars 1942, d'organiser dans la petite ville polonaise de Rawa-Ruska, un *Stalag* disciplinaire pour les PG français et belges¹⁵. L'ordre stipule que « tous les PG français et belges qui ont tenté de s'évader, qui refusent de travailler, qui ont eu des relations avec des femmes allemandes ou qui ont commis des vols, devront être transférés dans un camp disciplinaire à Rawa-Ruska »¹⁶. Située en Galicie, cette localité devient en août 1941 l'un des centres administratifs d'occupation du *distrikt Galizien* au sein du Gouvernement Général de Pologne. Un poste de gendarmerie, un avant-poste de la *Kripo* et un détachement de la police locale ukrainienne prirent quartier dans la ville. Un camp pour les prisonniers de guerre soviétiques (PGS) est également mis en place entre août 1941 et mars 1942¹⁷.

Entre les mois d'avril et mai 1942, des affiches sont placardées dans les *Stalags* pour informer les PGF de cette nouvelle décision. Le gouvernement de Vichy est averti par voie diplomatique (via la mission Scapini)¹⁸. Les PGF concernés par cette mesure disciplinaire sont rassemblés dans les *Stalags* d'Arnoldswailer (VI-H), de Ludwigsburg (V-A) et de Limburg (XII-A) à partir d'avril 1942. Ils sont ensuite entassés dans des wagons à bestiaux dans lesquels les conditions d'hygiène apparaissent effroyables¹⁹. Leur train s'arrête quelques fois pour laisser les transports de troupes rejoindre le front de l'Est. C'est aussi l'occasion de recevoir une soupe, bien insuffisante²⁰. Après une semaine de voyage qui leur fait perdre peu à peu « leur aspect d'hommes civilisés »²¹, les deux mille premiers PGF arrivent le 13 avril 1942 à Rawa-Ruska dans l'ancien *Lager* 328 des PGS.

Rebaptisé alors *Stalag 325*, ce camp est mal équipé et les PGF sous-alimentés doivent composer avec un seul robinet déversant deux fois par jour une eau polluée. Les conditions d'internement ont été particulièrement dures les premiers mois (d'avril à août 1942) en raison notamment de l'insalubrité et du manque d'équipement présents dans le camp. Celles-ci ne sont pas dues à une volonté d'extermination des PGF par les Allemands, mais procèdent des origines de la création du camp par l'OKW.

Les opérations militaires engagées le 22 juin 1941 par les Allemands dans le cadre de l'opération Barbarossa contre l'URSS font, dès le début de l'offensive, plusieurs

centaines de milliers de PGS. Pour faire face à ce flux important de captifs, les Allemands établissent plusieurs camps : ce sont ceux « de la série 300 » relevant du *Wehrkreis* (circonscription militaire) XXI de Posen (aujourd'hui Poznan). Les PGS internés au *Lager* 328 de Rawa-Ruska subissent les politiques d'occupation menées par les nazis pour gagner la guerre « totale » à l'Est. « Ces ennemis bolchéviques » furent alors laissés dans le dénuement le plus total²², 90 % des 14 000 à 18 000 PGS de Rawa-Ruska meurent de mauvais traitement, de sous-alimentation et du typhus²³.

Entre la prise de décision de l'OKW d'envoyer les PGF à Rawa-Ruska le 21 mars 1942 et l'arrivée des premiers wagons le 13 avril, 23 jours s'écoulent durant lesquels les derniers PGS sont assassinés ou envoyés à Lemberg (Lviv). Le camp ne subit aucune modification avant l'arrivée des PGF et ces derniers perçoivent encore les traces des massacres. Lucien Mertens et ses camarades déterrent même « les restes de ce que fut un soldat russe »²⁴. Notons par ailleurs que le *Stalag 325* est un camp *disciplinaire* dont l'objectif est en premier lieu de punir les évadés, à la différence des *Stalags* en Allemagne. Le traitement qui leur est réservé est semblable sur certains points aux prisons ou aux *kommandos* disciplinaires que certains ont pu connaître en Allemagne à la suite d'une évasion ratée (exemple : privation de nourriture).

Au cours des premiers mois, le manque d'eau, de nourriture et d'hygiène a été particulièrement difficile à surmonter, contraignant les PGF à se contenter d'un bouillon aux branches de sapin qu'ils appelaient « sapinette » et de maigres rations complétées avec quelques végétaux récoltés dans le camp pour calmer une faim permanente²⁵. Les demandes formulées par « l'homme de confiance » français auprès des autorités allemandes du camp pour améliorer les conditions de vie sont rarement prises en compte. « Surmontant l'horreur et le dégoût »²⁶ d'une captivité qu'aucun d'entre eux n'avait encore jamais connue, ils organisent le camp avec les moyens dont ils disposent et avec l'accord des autorités allemandes. Les conditions de vie restent néanmoins difficiles – la discipline demeure sévère – mais s'améliorent peu à peu à partir de l'été 1942 malgré le typhus²⁷. Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) formule plusieurs demandes pour visiter le camp²⁸, mais ce n'est que cinq mois après l'arrivée des premiers français que l'OKW autorise la venue des délégués du CICR qui s'effectuera le 16 août 1942²⁹. Bibliothèque, sports, théâtre, conférences font leur apparition, lettres et colis viennent amoindrir la captivité à l'Est.

Un certain nombre de PGF sont contraints d'intégrer des *kommandos* pour effectuer des travaux de terrassement par exemple. D'autres s'y portent volontaires en espérant y trouver des conditions de vie plus favorables. Les Allemands les envoient dans tout le Gouvernement Général de Pologne : Ternopil, Mielec, Fliegerhorst (Cracovie), Trembowla, Zloczow, Zwierzyniec, etc.³⁰. Le travail est difficile pour ces prisonniers sous-alimentés et leur vie reste précaire ce qui conduit quelques-uns à retenter « la belle », certains réussissent, d'autres sont rattrapés ou abattus³¹. Un

cimetière est créé et entretenu par les PGF à l'extérieur du camp pour accueillir leurs camarades décédés³². Il existe encore aujourd'hui et est devenu un lieu de mémoire. D'après des photographies et certains récits de guerre d'anciens PGF, les Allemands rendaient les honneurs lors des enterrements³³, ce qui contraste avec le sort réservé aux PGS, entassés anonymement dans des fosses non loin de la ville³⁴. Lorsque les PGF quittent le camp principal de Rawa-Ruska pour travailler, ils peuvent parfois troquer des vêtements contre de la nourriture avec leurs voisins polonais, souvent avec la complicité des gardiens allemands qui pour certains, participent aux échanges³⁵.

Les PGF sont aussi confrontés aux massacres de masses des populations locales, majoritairement juives. Ces expériences, relatées dans tous leurs témoignages effectués *a posteriori*, sont au centre du film documentaire de Chochana Boukhobza. Cet aspect de leur captivité offre la possibilité d'étudier les PGF sous l'angle du témoin (*bystander*), en observateurs théoriquement protégés par leur statut de prisonniers de guerre³⁶.

Le 19 janvier 1943, le *Stalag 325* est transféré une première fois de Rawa-Ruska à la citadelle de Lemberg (Lviv), puis de nouveau vers Stryj en septembre. Les conditions d'internement sont sensiblement les mêmes qu'à Rawa-Ruska. Les derniers PGF sont renvoyés dans les *Stalags* d'Allemagne le 13 janvier 1944 avant que la ville de Lemberg ne soit reprise par l'Armée Rouge le 23 juillet 1944³⁷. Malgré le retour de ces PGF, les Allemands les considèrent toujours comme des « disciplinaires ». Ils doivent parfois effectuer des tâches théoriquement prohibées par la Convention de Genève de 1929 comme le travail dans des usines de guerre. Ce statut devient aussi une difficulté vis-à-vis de certains autres PGF qui voient d'un mauvais œil l'arrivée de ces camarades subissant une surveillance renforcée, bouleversant ainsi leurs habitudes³⁸.

Les listes allemandes de PG (*Meldungen*) recensent environ 17 000 Français envoyés au *Stalag 325* et ses *kommandos* entre avril 1942 et janvier 1944. Cela représente 1,53 % des PGF en mains allemandes en 1942 (1 109 000), mais 32,7 % des 52 000 évadés français entre 1942 et 1943 (19 000 en 1942 et 33 000 en 1943)³⁹. On remarque plus particulièrement que sur les 19 000 évadés français en 1942, 12 925 sont recensés à Rawa-Ruska par les délégués du CICR le 16 août 1942, soit 68 %⁴⁰. C'est aussi 76 % de l'ensemble des PGF détenus au *Stalag 325* sur la période. Cette mesure disciplinaire apparaît presque systématiquement appliquée pour l'année 1942, alors que la situation militaire allemande sur le front de l'Est en 1943, a sûrement freiné le transfert des PGF vers la Galicie.

Le nombre de morts – véritable enjeu de mémoire pour les anciens PGF et leurs descendants dans leur revendication du statut de déporté – reste difficile à déterminer tant les sources demeurent très approximatives : nous savons par exemple que 41 dépouilles enterrées à Rawa-Ruska, Lemberg et Stryj ont été rapatriées en France le 28 novembre 1970 avec les 293 corps de militaires « morts pour la France »

inhumés en URSS⁴¹. L'Amicale nationale – fondée en avril 1946 par d'anciens PGF⁴² – a également mené des recherches en 2019 à partir des *Meldungen*. Elle a recensé 71 PGF décédés au *Stalag 325* durant la période dont une partie figure sur la liste des rapatriés de 1970. Si l'on prend en compte les inévitables lacunes archivistiques, les demandes de rapatriement des corps par les familles et qu'on écarte les estimations surévaluées, on peut avancer prudemment le nombre de victimes du *Stalag 325* à une centaine. À partir de la liste des PGF décédés établie par l'Amicale, on remarque que ces derniers ont péri de maladie essentiellement durant l'été 1942 (78 %, contre 21 % en 1943 et 1 % en 1944) dans les principaux camps du *Stalag 325* que sont Rawa-Ruska (28 %), Lemberg (17 %), Stryj (17 %) et Ternopil (15 %).

L'estimation des pertes reste faible en comparaison des chiffres rapportés sur les PGS à Rawa-Ruska (entre 14 000 et 18 000 morts)⁴³. La hiérarchie entre les PG alliés définie par les autorités allemandes et les règles protégeant les PG établies par la Convention de Genève, bien que bafouées à de nombreuses reprises par l'OKW, ont permis à la majorité de ces PGF de ne pas succomber⁴⁴.

L'existence voilée de Rawa-Ruska dans les familles de descendants

Une minorité de PGF de Rawa-Ruska a réussi à raconter son expérience de captivité en publiant un récit et/ou en participant à la constitution d'une mémoire collective au sein de l'Amicale nationale. Néanmoins, la majorité d'entre-eux – comme c'est le cas dans une autre mesure pour les détenus des camps de concentration – ont préféré se muer dans une « occultation réparatrice »⁴⁵ pour essayer de reprendre une vie normale après la guerre. Mais cela n'a pas empêché cette captivité de réapparaître.

Bruno C., 46 ans, petit-fils de l'ancien PG du *Stalag 325* Marcel Gestin, est le second d'une fratrie de trois enfants⁴⁶. Il a passé de nombreuses périodes de vacances avec son grand-père jusqu'à l'âge de 17-18 ans. C'est durant ces moments que Marcel Gestin lui parlait de « ses vingt ans » en Allemagne. Très intéressé par ces récits, il a voulu nourrir sa curiosité sur des événements qu'il considérait, petit, comme « une souffrance ultime ». C'est néanmoins par sa mère que Rawa-Ruska résonne à l'oreille de Bruno C., souvent pour le contraindre à obéir : « Finis ton assiette, on voit bien que tu n'es pas allé à Rawa-Ruska. » Indirectement, il savait que « c'était une histoire de crever de faim, de se faire taper dessus, d'être en captivité ». L'impact de cette captivité sur sa mère et le poids qu'elle représente dans l'éducation de ses enfants sont très forts. Présente, mais sans être explicitement décrite par Marcel Gestin, sa captivité occupe une place non négligeable au sein de la famille. Toutefois, les études et les nouvelles préoccupations de Bruno C. l'éloignent de ces récits pendant une vingtaine d'années.

Françoise et Hervé A. sont les enfants de Gaston A. (1909-1987) qui était au *Stalag 325* entre juin 1942 et janvier 1943⁴⁷. Françoise A. est née en 1938 un an

après le mariage de ses parents. Les seules représentations de son père, parti à la guerre en 1939, se dessinaient par les récits de sa mère Rolande (1912-1965) et des photographies. Françoise A. a vu son père pour la première fois à l'âge sept ans lorsqu'il est rentré le 19 mai 1945. Son retour signifie la fin d'une période, certes marquée par les privations dues à l'occupation, mais surtout par les liens forts qui l'unissaient avec sa mère et sa « tante bonbon ». Confrontée à une personne qu'elle ne connaît pas et dont les comportements ne renvoient pas à l'image qu'elle s'était construite durant la guerre, Françoise a très vite rejeté ce père taciturne, sombre, « autoritaire », pour qui elle éprouvait aussi de l'admiration⁴⁸. Elle a appris l'existence de Rawa-Ruska, sans y prêter attention, lors de discussions fortuites entre Gaston et ses trois frères, tous d'anciens PG pendant la Seconde Guerre. Elle raconte d'ailleurs que sa famille reprochait à Gaston d'avoir accepté d'être « transformé » en travailleur civil en 1943 à la suite de sa captivité au *Stalag 325*.

Hervé A. n'a pas connu la même expérience familiale que sa sœur, du moins pas de la même manière. En 1951, ses parents n'avaient pas prévu d'accueillir un nouvel enfant et Hervé l'a toujours ressenti. Il observe que le peu d'attachement qu'il a à l'égard de ses parents découle du décès précoce de sa mère lorsqu'il avait quatorze ans et du peu de souvenirs qui en résulte, ainsi que de l'absence de son père, qui travaillait beaucoup. Comme sa sœur Françoise, Hervé A. décrit une vie familiale « tendue » où régnait un silence lourd, pesant, celui du père, le conduisant à quitter la maison à l'âge de dix-sept ans⁴⁹. Dans ce contexte familial difficile, lui aussi n'a que très peu entendu le nom de Rawa-Ruska.

Françoise et Hervé A. ont choisi tous deux de s'éloigner de ce cadre familial à l'aube de leur majorité, ne reprenant contact avec leur père qu'au gré de circonstances exceptionnelles. Leurs chemins se sont aussi écartés l'un de l'autre. Pendant plus de vingt ans, entre la fin des années 1960 et les années 1980, ils ne se sont pas revus. Assez rapidement s'est installée une distance entre les membres de cette famille qui n'a pas été favorable à la transmission de la captivité de Gaston.

La dernière famille considérée est celle de Viviane K., 73 ans, fille d'André K. (1915- 1970) qui a été détenu au *Stalag 325* entre le 5 mai et le 28 octobre 1942⁵⁰. À la différence des deux autres familles, Viviane K. n'a pratiquement pas vécu avec son père. Dès l'âge de 12 ans, la femme qui lui faisait le catéchisme l'a recueillie pour lui éviter de subir les disputes de ses parents au cours desquelles résonnait le nom de Rawa-Ruska. Ils furent ensuite déchus de leurs droits parentaux et Viviane K. est partie vivre chez son oncle et sa tante, devenus ses tuteurs. Une fois placée chez eux, elle n'a plus entendu parler de Rawa-Ruska pendant plus de quarante ans⁵¹.

Aucun des descendants rencontrés n'a donc véritablement été confronté à la mémoire de Rawa-Ruska. Bruno C. n'a pas voulu aborder le sujet avec sa mère et

son grand-père et les situations des autres familles n'ont pas permis sa transmission. Pourtant, bien des années après; grâce à des facteurs déterminants qui peuvent être soit provoqués par le descendant (Viviane K.), soit résulter d'une situation imprévue ou inattendue (Bruno C., Hervé et Françoise A.); ils arrivent à se remémorer ce nom.

Viviane K. avait vingt-trois ans lorsque ses parents meurent en 1970. Elle ne les a jamais réellement connus. C'est au moment de la retraite qu'elle s'est rappelé un nom qui résonnait au loin dans ses souvenirs. Elle décide alors de vérifier si « cette consonance d'enfant » n'était pas le fruit de son imagination⁵².

Lorsque Gaston A. meurt en 1987, Hervé et Françoise A. avaient toujours des rapports très difficiles avec lui. En 2011, la seconde femme de Gaston A. décède et laisse leur ancienne maison à la curiosité d'Hervé A. Il retrouve quelques photos et divers papiers dans des tiroirs, des poubelles. Il revoit surtout l'ancien bureau de Gaston dans un coin du grenier et le fameux tiroir qu'il n'avait pas le droit d'approcher étant enfant. En l'ouvrant, il exhume des documents et la correspondance que son père tenait avec sa famille pendant la guerre. Françoise reste un temps à l'écart de cette entreprise de remémoration, elle qui avait rompu avec son père depuis les années soixante, jusqu'à ce que les informations données par son frère attisent son intérêt.

Quant à Bruno C., alors qu'il traversait une période marquée par des difficultés personnelles⁵³, il visionne la rediffusion (2018) du film documentaire réalisé par Chochana Boukhobza qui le renvoie aux souvenirs des moments passés avec son grand-père. Il décide alors d'approfondir, lui aussi, sa connaissance du camp et redécouvre des documents légués par Marcel Gestin.

C'est durant cette phase de remémoration que ces descendants donnent un sens à cette captivité. Hervé et Françoise A. se demandent si toute leur jeunesse n'a pas été marquée par l'empreinte de Rawa-Ruska, même s'ils n'ont encore qu'une vision pâle de cette captivité. Bruno C. commence aussi à établir un possible lien entre cette captivité, les difficultés traversées par sa mère, les attitudes violentes et l'alcoolisme de son grand-père qu'il a appris lorsqu'il était un jeune adulte⁵⁴. Viviane K. ne dispose ni de document ni de souvenir pour appuyer ses réflexions contrairement aux autres descendants. Elle contacte alors l'Amicale comme le font ensuite les autres descendants présentés.

Les descendants face à l'héritage des anciens PGF de Rawa-Ruska

La remémoration engendre un affect suffisamment important qui les pousse à l'investir et en faire un élément constitutif et structurant de leur vie. Ce n'est pas le cas pour tous les descendants d'une manière générale, pour les descendants étudiés, qu'ils appartiennent à la deuxième ou troisième génération, c'est précisément à ce moment que ce souvenir devient mémoire.

La différence fondamentale qui existe entre ces deux notions réside dans leur rapport au présent. Le souvenir fait référence à un événement singulier invariable; la mémoire est au contraire « incorporée au vécu présent » parce qu'elle est à la fois « caractérisée comme une affection » et parce qu'elle est « agie »⁵⁵. Autrement dit, l'individu donne perpétuellement un sens à l'événement en fonction des aspérités du présent afin de se construire intrinsèquement⁵⁶.

Ces descendants sont alors en quête d'informations supplémentaires sur la captivité de ce parent et sur le camp de Rawa-Ruska. Et ce afin de leur permettre une meilleure compréhension et appropriation de cette expérience familiale. N'ayant que très peu de renseignements à leur disposition hormis quelques archives personnelles (Hervé et Françoise. A, Bruno. C), ces descendants prennent contact avec les sections régionales de l'Amicale nationale. C'est souvent après plusieurs échanges qu'ils y adhèrent, marquant ainsi le début de leurs recherches et leur appartenance à cette nouvelle communauté d'expériences. Celle-ci leur indique alors les démarches à suivre pour retrouver le parcours de leur aïeul. Elle leur raconte surtout l'histoire de Rawa-Ruska façonnée depuis la fin de la guerre.

Fondée en 1946, l'Amicale nationale a pour objectif initial de fédérer les anciens PGF du *Stalag* 325 pour aider les camarades les plus démunis dans une France en reconstruction. Elle décide l'année suivante de revendiquer officiellement le statut de résistant, non seulement parce que la majorité des anciens PG de l'Amicale considère que l'évasion est une forme de résistance, mais aussi parce que les compensations financières qu'il implique ne sont pas négligeables. Une logique narrative est élaborée en privilégiant certains aspects de cette captivité pour constituer un passé commun plus homogène qui doit répondre à leurs aspirations mémorielles. La revue *Envols* devient alors le principal média utilisé pour diffuser cette histoire et dessiner les contours de l'identité collective du groupe. La captivité au *Stalag* 325 devient, pour ces « entrepreneurs de mémoire »⁵⁷, tous d'anciens PGF de ce camp, le symbole de la résistance des PGF en territoire ennemi et l'évasion est glorifiée. Pourtant, on remarque que dans un certain nombre de témoignages publiés au lendemain de la guerre, l'évasion est présentée uniquement comme la seule chance de retrouver la liberté et les proches, loin de toutes significations politiques⁵⁸. Le 31 juillet 1956, le Conseil d'État donne un avis favorable à ce que les PG internés à Rawa-Ruska bénéficient au cas par cas, de ce statut⁵⁹.

C'est une victoire importante pour l'Amicale, mais elle provoque surtout un clivage profond au sein des adhérents. Un certain nombre d'anciens PG considèrent que le travail est terminé, que l'objectif est atteint. D'autant qu'un mémorial est érigé en hommage aux PGF sur décision des autorités soviétiques en juin 1960 près de l'ancien cimetière français du camp⁶⁰. D'autres pensent que ce n'est que le début et qu'il faut désormais revendiquer le statut de déporté résistant, plus avantageux

financièrement, et qui rend davantage justice à cette avilissante captivité selon eux. Une nouvelle phase débute alors sous la présidence d'Oscar Liévain (1961- 1965) entre 1960 et la fin des années 1970, reléguant partiellement la figure du résistant au second plan derrière celle du déporté. Une nouvelle logique narrative fait son apparition sous la plume de nouveaux contributeurs de la revue *Envols*, eux aussi anciens détenus du camp. Les ouvrages de l'ancien PG de Rawa-Ruska, Clément Luca, sont caractéristiques de cette période durant laquelle l'Amicale pousse jusqu'à son paroxysme son militantisme politico-mémoriel. L'ancien PG est présenté comme l'avocat de *Ceux de Rawa-Ruska*⁶¹. Il publie à compte d'auteur un livre en 1963⁶² qui préfigure son deuxième ouvrage publié en 1983 : *Rawa-Ruska, camp d'extermination à l'Est (1941-1944)*⁶³. Il tente de démontrer que la décision de l'OKW d'envoyer les PGF dans le Gouvernement Général de Pologne est la manifestation d'un désir d'extermination des PGF réfractaires par les nazis. Clément Luca considère aussi à tort que la Galicie est un vaste camp d'extermination subsumant l'ensemble des victimes du nazisme. L'Amicale met aussi en avant la figure de ses camarades en tant que premiers témoins français de la Shoah.

L'Amicale n'obtient pas le statut de déporté et le nouveau président, Albert Guerlain (1965- 1997), apaise les relations avec le ministère des Anciens Combattants et victimes de guerre. Il insuffle une nouvelle dynamique : l'Amicale, devenue *l'Union nationale des Déportés de Rawa-Ruska* en 1964, supprime le terme « déportés » en 1972. Le statut de résistant redevient essentiel dans le discours, mais cette période marque encore significativement la mémoire et l'identité collective parce qu'elle n'a jamais cessé d'exister chez quelques responsables de section régionales et leurs adhérents, comme on peut encore le voir sur leurs drapeaux de cérémonie sur lesquelles figure encore le terme déporté.

Pour la majorité des descendants interviewés, ce discours, complété par les témoignages de quelques anciens PGF encore en vie rencontrés lors des commémorations et des assemblées générales des sections régionales, est le chaînon manquant dans leur histoire familiale, au risque peut-être parfois d'occulter d'autres raisons possibles. Françoise et Hervé. A portent désormais un regard plus nuancé sur leur père et Rawa-Ruska devient la clé de compréhension d'une situation familiale difficile⁶⁴. Pour Viviane K., ces récits deviennent d'une certaine manière l'histoire d'un père qu'elle n'a pratiquement jamais connu. C'est pourquoi elle arrive aujourd'hui à parler de ses parents, et plus particulièrement de son père, à ses enfants parce que Rawa-Ruska donne un sens à son histoire, alors qu'elle n'y voyait aucun intérêt auparavant⁶⁵. Ces récits sont aussi à l'origine de son engagement auprès de l'Amicale depuis 2007 qui l'a conduite à devenir la première descendante à diriger l'Amicale nationale en 2014. Bruno C. explique pourtant être « tombé des nues » lorsqu'il a parlé pour la première fois de déportation et de camp de concentration avec des

adhérents de l'Amicale: « Je ne pensais pas que le statut de déporté était quelque chose que mon grand-père pouvait prétendre [...]. Je ne savais même pas que c'était possible [...] parce qu'il y a toujours eu une dichotomie pour moi entre ceux qui avaient connu les camps, et pour moi les camps, ce sont les camps de la mort, et les autres, y compris les PG. Les PG ce n'était pas une villégiature, mais... il n'en parlait tellement pas, je ne pouvais pas imaginer le degré de souffrance qu'il avait connu⁶⁶. »

Ces exemples montrent la force avec laquelle le récit des anciens de Rawa-Ruska pénètre la mémoire individuelle et la façonne, tout en aidant les descendants à se construire individuellement. Sophie D.S., la femme de Bruno C., en mesure d'ailleurs la portée: « C'est comme si quelque chose se déclenchait [...] une révélation. [...] Ça ne règle pas tout, mais en tout cas cela me fait du bien parce qu'il peut avoir des explications. »⁶⁷ Il explique en effet que « c'est une manière d'alléger une histoire familiale un peu lourde. Aujourd'hui, je suis en mesure de relier ça à des souffrances intimes, personnelles, de traumatismes de mon grand-père »⁶⁸. On le voit, l'Amicale joue un rôle social important auprès des descendants parce que les réponses qu'elle apporte peuvent avoir des répercussions individuelles et familiales importantes. En revanche, l'Amicale n'intègre pas nécessairement ces expériences individuelles et familiales au récit collectif parce qu'il ne porte, ni sur les mémoires familiales et leurs transmissions, ni sur les conséquences de cette captivité dans les familles d'anciens PG. Par ailleurs, certains descendants, peut-être par pudeur, ne voient pas ce que leur récit pourrait apporter à l'Amicale⁶⁹.

Les descendants face à l'expérience de la transmission

Les récits des anciens PG ont toujours fait autorité au sein de l'Amicale et ont charpenté les politiques mémorielles entre 1946 et les années 2000. La disparition progressive de ces témoins a entraîné des renouvellements encouragés par leurs descendants qui administrent désormais l'Amicale. Ces derniers héritent des récits de leurs pères ou grands-pères dont subsistent encore des zones d'ombre qui leur est difficile d'éclaircir, conséquence directe d'une transmission intergénérationnelle difficile. Cette période de renouvellement semble nécessaire d'après tous les descendants rencontrés: elle doit favoriser la constitution d'une mémoire plus apaisée, fondée sur des bases historiques solides destinées à la fois à être transmises à la quatrième génération et à concevoir les futures politiques mémorielles. Les descendants ont aussi pour tâche d'éviter la dissolution d'une Amicale dont le nombre d'adhérents diminue progressivement, passant de 1391 en 2014 à 1105 en 2018⁷⁰. C'est la raison pour laquelle l'Amicale prend contact avec des universitaires et favorise leurs recherches.

Ce travail de mémoire demeure difficile pour une deuxième génération qui a plus de mal à se sortir de l'emprise des récits de leurs pères. La plupart des enfants ont

grandi avec un parent qui voulait oblitérer le souvenir de la captivité au *Stalag 325*, et d'une manière générale la guerre, pour continuer à vivre malgré tout. C'est le cas d'Hervé et de Françoise A. qui n'ont pratiquement jamais abordé la guerre avec leur père. Les histoires relatées par les anciens PGF de Rawa-Ruska encore présents au sein de l'Amicale au début des années 2000 – période à partir de laquelle les descendants ont commencé à adhérer à l'Amicale – ont eu une emprise considérable sur la deuxième génération. À travers eux, cette deuxième génération pouvait se représenter l'expérience de ses pères, non sans émotion. Les expériences de quelques-uns deviennent les expériences de tous, la parole des anciens devenant sacro-sainte. Quand on questionne par exemple l'application des règles relatives à la détention des PG définies par la Convention de Genève pour le *Stalag 325*, les réactions peuvent être très vives d'une génération à l'autre. Souvent, la deuxième génération est sans compromis à l'image d'Hervé A. qui considère que ces textes n'ont jamais été appliqués par l'OKW à Rawa-Ruska aux vues des souffrances décrites par les anciens PGF. Il est pourtant un acteur dynamique des nouvelles recherches portées par l'Amicale et rappelle qu'il est important de connaître son passé pour éviter de « se raconter des histoires qui font ensuite des histoires »⁷¹.

Les petits-enfants ont eu en revanche plus d'opportunités d'évoquer la guerre avec leur grand-père. Le temps a fait son œuvre et les anciens PGF étaient plus enclins à partager leurs expériences. Les petits-enfants n'ont aussi pas la même proximité avec cette période que leurs parents. Ils ont plus de facilité pour poser des questions à leurs grands-pères; ce qui n'a pas été le cas avec Bruno C.; à la différence de la deuxième génération qui ne voulait pas raviver de pénibles souffrances chez leur père. À l'inverse, les petits-enfants qui n'ont pas connu leur grand-père interrogent leurs parents qui se réfèrent alors à un récit collectif qui peine à satisfaire les plus curieux. La relation qu'entretenait Bruno C. avec son grand-père lui a sûrement permis de comparer plus facilement son expérience familiale avec celles des autres descendants. Il a aussi pu approfondir davantage le récit collectif et ses zones d'ombre à partir de ce qu'il a appris sur la Seconde Guerre mondiale durant sa scolarité dans les années 1980, au contraire de la génération précédente. Ces schémas sont comparables dans une certaine mesure avec les études menées sur les descendants des victimes de la Shoah⁷².

Désireux de transmettre aux plus jeunes, à la quatrième génération, et plus largement au sein de l'espace public, les deuxième et troisième générations envisagent la question différemment. La deuxième génération reprend dans une large mesure le discours des anciens PGF. Les enfants rencontrés insistent sur la transmission des valeurs inculquées par la captivité à Rawa-Ruska comme le pacifisme et le respect de la nourriture. Ils donnent aussi un sens à cette captivité en soulignant à la fois les violences infligées par les Allemands et en la valorisant comme étant

l'élément fondateur du statut de résistant de leurs pères⁷³. Mais contrairement à leurs aînés, ils érigent des plaques mémorielles pour permettre à chaque descendant de commémorer où qu'ils soient et pour donner une visibilité plus grande à cette captivité dans l'espace public.

Les petits-enfants rencontrés veulent, eux, surtout transmettre les conséquences de cette captivité sur leur famille, d'où la volonté profonde de retracer le plus exactement possible l'histoire du *Stalag 325*. Ils donnent aussi moins d'importance aux commémorations. Bruno C. préférerait plutôt se rendre dans les écoles et susciter l'intérêt des jeunes en liant cette captivité aux problématiques actuelles d'immigration, de déracinement ou de violences. Faire de Rawa-Ruska une passerelle intemporelle qui permettrait aux générations de se comprendre et d'avancer⁷⁴.

Ces deux approches sont parfois partagées par les deux générations bien que l'on puisse déterminer des spécificités. Elles sont présentes dans les politiques mémorielles de l'Amicale même si la position de la deuxième génération reste dominante, car ces descendants sont plus nombreux au sein des sections régionales et occupent les positions dirigeantes.

Le grand défi auquel sont confrontés les descendants est de susciter l'intérêt d'une quatrième génération qui doit « porter le flambeau »⁷⁵. Viviane K., Bruno C., Hervé et Françoise A. constatent que même s'ils en parlent dans leur famille et particulièrement à leurs enfants et petits-enfants, ces derniers ne ressentent pas (encore) le besoin de s'investir dans cette mémoire. La quatrième génération est peut-être encore trop jeune et confrontée à d'autres préoccupations.

Le cas de la famille de Bruno C. est à ce titre très intéressant. Bruno tente de partager ce qu'il découvre depuis 2018 avec sa femme, Sophie D.S. et ses filles, Gwendoline et Justine C. Sophie D.S. s'intéresse à cette histoire parce qu'elle touche directement son mari, mais s'en écarte, car elle pense « perturber le message » qu'il veut transmettre à ses filles, peut-être parce qu'elle doit elle aussi faire face à une expérience familiale, celle de l'immigration portugaise de ses parents, qu'elle connaît très peu et qui la tourmente⁷⁶. La fille aînée de Bruno C., Gwendoline C. (18 ans), née d'un précédent mariage, s'intéresse à Rawa-Ruska uniquement pour son père. Elle ne s'investit pas dans le travail mémoriel qu'il entreprend à la différence de sa demi-sœur Justine C. (9 ans). Cette dernière, malgré son jeune âge, aide quelques fois son père à retracer le parcours de son arrière-grand-père. Elle a aussi participé à des commémorations et se considère « comme la plus petite adhérente de l'Amicale »⁷⁷. Au cours d'un entretien mené avec les deux filles de Bruno C., on remarque que Justine C. prend davantage la parole, « elle sait plus de choses », observe Gwendoline C.⁷⁸. Sophie D.S. explique cela par les histoires et les personnalités très différentes des deux filles qui n'ont « peut-être pas eu le même père [...], car Bruno était plus jeune et n'avait pas fait le même travail qu'aujourd'hui »⁷⁹. Justine C. a été très tôt confrontée à la mémoire de Rawa-Ruska à la différence de Gwendoline C. Justine C.

manifeste aussi davantage la volonté de connaître ses origines. Bruno C. évoque plutôt leur jeune âge que leur histoire personnelle: « J'essaie d'en parler, mais c'est difficile d'avoir des moments de concentration où mes enfants seront réceptifs [...]. Je n'ai pas l'impression que c'est une histoire qui intéresse, ça les intéresse parce que c'est de l'émotion pour moi [...]. Elles n'ont peut-être pas considéré combien ça les concerne. C'est trop tôt en fait, je crois qu'il y a un âge pour s'intéresser à ces choses-là⁸⁰. »

Par ces exemples, on remarque que l'expérience familiale de la captivité à Rawa-Ruska doit faire sens, « doit être un moyen d'évaluer sa vie, d'explicitier une destinée individuelle inscrite dans un groupe plus large » pour qu'elle soit conscientisée et devienne constitutive de la mémoire familiale du descendant⁸¹.

*

Aharon Appelfeld (1932-2018) écrivait dans *Histoire d'une vie*⁸² que « la guerre est une serre pour l'attention et le mutisme. La faim, la soif et la mort gênent les mots superflus »⁸³. Le silence est une réaction commune chez les personnes ayant vécu des traumatismes. C'est aussi vrai pour les PGF du *Stalag 325* qui ont subi une captivité singulière sur bien des points par rapport aux autres PGF tout en étant entachés d'une débâcle militaire qui pourtant les dépasse⁸⁴. Mise sous silence pendant de longues années – bien qu'il existe 46 témoignages publiés recensés depuis 1945 – leur captivité a néanmoins pu réapparaître sous différents aspects au sein de leur famille traduisant ainsi une véritable expérience familiale. Trop jeunes, leurs descendants ont été confrontés à Rawa-Ruska sans pouvoir saisir la portée de ce nom. Ils l'ont alors oublié. Viviane K., Bruno C., Hervé et Françoise A. ont été les témoins du silence de leur parent, mais aussi les acteurs, à leur manière et parfois malgré eux. Le souvenir de Rawa-Ruska est réapparu plus tard dans leur vie parce qu'ils voulaient qu'il ressurgisse, parce qu'ils pouvaient l'appréhender, mais aussi parce que le moment s'y prêtait. Pour les descendants de la deuxième génération rencontrés, la remémoration s'est effectuée à partir de 50 ans, pour la troisième, autour de 40 ans.

Tous ne réagissent pas de la même manière, certains choisissent de s'en détourner, d'autres décident d'en faire un élément constitutif de leur histoire, mais se retrouvent souvent les seuls à être impliqués au sein de leur famille. Il y a un temps à la remémoration qui n'est pas le même pour chacun. Ce n'est qu'auprès de l'Amicale nationale et de ses sections régionales qu'ils peuvent trouver une communauté d'expériences avec laquelle ils peuvent échanger, partager. L'histoire de Rawa-Ruska, façonné par les anciens PGF depuis 1946, les touche profondément, car elle émane de leurs pères. Ce récit devient leur mémoire parce qu'il vient souvent pallier une expérience familiale mal connue. C'est pourquoi, les descendants ont davantage de facilité à reprendre les *topoi* du récit collectif que parler de leur propre expérience

familiale. La parole des anciens PGF reste prédominante, surtout auprès de la deuxième génération. La quatrième génération suscite une attention particulière auprès de ses aînés, car elle représente l'avenir de l'Amicale et de la mémoire de Rawa-Ruska. Mais cette génération a aussi ses propres défis à surmonter comme l'environnement, la protection animale, la consommation, les droits des femmes, le racisme, ou encore la place du numérique dans la société. Reste à la mémoire de Rawa-Ruska de trouver des passerelles pour continuer d'exister.

Notes de fin

- 1 Entretien avec Sophie D.S, réalisé par Alexandre Millet, Paris, octobre 2019, 1h.
- 2 DURAND Yves, *La Captivité: histoire des prisonniers de guerre français (1939-1945)*, Paris, FNCPG-CATM, 1980, p. 117-119.
- 3 Laurent Barcelo soutenu une thèse de doctorat sur « les idées européennes et internationalistes de Paul d'Estournelles de Constant » à l'Université de Paris 3 en 1994 sous la direction d'Élisabeth du Réau. Il a publié deux contributions sur Rawa-Ruska: « Rawa-Ruska, camp de la goutte d'eau et de la mort lente », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2001, n° 202-203, p. 155-164 et « Itinéraires de "résistants-prisonniers" : ceux de Rawa-Ruska », in VANDENBUSSCHE Robert (dir.), *L'engagement dans la Résistance (France du Nord - Belgique)*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS, coll. « Histoire et littérature de l'Europe du Nord-Ouest », n° 33, 2003, p. 189-199.
- 4 Pour faciliter la lecture, nous utiliserons uniquement le terme d'Amicale nationale pour évoquer l'organisation nationale des anciens PGF du *Stalag 325*.
- 5 Par exemple: MERTENS Lucien, POINDESSAULT Jean, *Rawa-Ruska: le camp de représailles des prisonniers de guerre évadés*, Paris, Éditions du Cep, 1945. / MADELPUECH Jacques, *Les chaînes brisées*, Paris, La pensée universelle, 1974. LUCA Clément, *Rawa-Ruska, camp d'extermination à l'Est (1941-1944)*, Paris, Compte d'auteur, 1983. MAIRE Roger, *Ceux de Rawa-Ruska*, Compte d'auteur, 1995.
- 6 Revue fondée en 1942 à Rawa-Ruska et publiée de nouveau à partir de 1946 au moment de la création de *l'Amicale nationale de Rawa-Ruska*.
- 7 Voir notamment: ROZENBERG Danielle, *Enquête sur la Shoah par balles. À Rawa-Ruska et ses environs (Galicie orientale)*, Tome 2, Paris, Hermann, 2016. – GAYME Évelyne, *Prisonniers de guerre. Vivre la captivité de 1940 à nos jours*, Imago, Paris, 2019.
- 8 BOUKHOBZA Chochana, *Les évadés de Rawa-Ruska, témoins de la Shoah*, France, *Les Films d'Ici*, 62 min, diffusé sur France 3 le 9 février 2017. Dix rediffusions jusqu'en mars 2019. Huit anciens PGF du *Stalag 325* ont été interrogés pour un total de vingt-et-une heures d'enregistrement.
- 9 HARTOG François, « La présence du témoin », *L'Homme*, n° 223-224, 2017, p. 169-183.
- 10 YOW Valerie, *Recording oral history: a guide for the humanities and Social Sciences*, Lanham, Rowman and Littlefield Publishers, 2014 (1994). JOUTARD Philippe, « L'oral comme objet de recherche en histoire », *Bulletin de l'AFAS*, 2012, p. 1-8.
- 11 WALSH Francis, « L'historiographie française et le temps présent. Processus de légitimation et remise en question de l'historien ». *Tangence*, n° 102, 2013, p. 99. Cette demande sociale est d'autant plus importante que mes recherches sur l'histoire et la mémoire de cette captivité sont financées par l'Amicale nationale dans le cadre d'un contrat doctoral avec l'Université d'Angers.
- 12 De plus, je suis né en 1992 et n'ai aucun lien avec cette mémoire. À leurs yeux, je peux représenter une génération vers laquelle il faut transmettre et qui doit être convaincue de l'exceptionnalité de cette captivité et de ses conséquences sur les familles. C'est pourquoi, durant les entretiens, tous les descendants de la deuxième et troisième génération ont voulu faire passer un message, même inconsciemment.
- 13 GORODETSKY Gabriel, *Grand Delusion: Stalin and the German Invasion of Russia*, Yale, University Press, 1999.
- 14 Sur le sujet voir: FONTAINE Thomas, *Déporter: politiques de déportation et répression en France occupée: 1940-1944*, thèse d'Histoire, Université Paris I Panthéon Sorbonne, dirigée par Denis Peschanski, 2013, p. 442- 444. Voir aussi EISMANN Gaël (dir.), STEFAN Martens (dir.), *Occupation et répression militaire allemandes. La politique de "maintien de l'ordre" en Europe occupée, 1939-1945*, Paris, Autrement, 2007.
- 15 Les prisonniers de guerre belges ne feront pas l'objet d'une étude approfondie dans cet article.
- 16 Archives Nationales (désormais AN), Pierrefitte-sur-Seine, F-9-2917, « information Secrétariat d'État à la guerre, ordre de camp du 21 mars 1942 », 29 mai 1942.
- 17 ROZENBERG Danielle, *Enquête sur la Shoah par balles, volume 2. À Rawa-Ruska et ses environs (Galicie orientale)*, Paris Hermann, 2016, p. 25-28.
- 18 AN, F/9/2917, DSPG, « *Bekanntmachung* », 26 mai 1942.
- 19 MERTENS L., POINDESSAULT J, *op. cit.*, p. 14-21.
- 20 *Ibidem*, p. 14-24.
- 21 *Ibidem*, p. 24.
- 22 STREIT Christian, *Keine Kameraden. Die Wehrmacht und die sowjetischen Kriegsgefangenen 1941-1945*, Bonn, Dietz, 1997.
- 23 ROZENBERG Danielle, *op.cit.*, p. 29: Le rapport de la Commission d'enquête soviétique sur les crimes hitlériens en Pologne de septembre 1944 dénombre entre 14 000 et 18 000 PGS internés à Rawa-Ruska.

- 24 MERTENS L., POINDESSAULT J., *op.cit.*, p. 43.
- 25 JOSSO Lucien, *Le refus*, Paris, Compte d'auteur, 1984, p. 98-99.
- 26 MERTENS L., POINDESSAULT J., *op.cit.*, p. 29.
- 27 AUBERT André, *Le petit soldat sans fusil*, Cesson-la-forêt, la Table rase, 1980, p. 112.
- 28 Archives du Comité International de la Croix-Rouge (désormais ACICR), Genève, BCG 2000.052-6029, « Relations entre le CICR et Ceux de Rawa-Ruska », 1961-1967, 30 pages.
- 29 ACICR, « Rapport *Fronstalag 325* Rawa-Ruska, Docteurs Marti et Masset », 16 août 1942, 20 pages.
- 30 Il est difficile de déterminer précisément le nombre de *kommandos* car certains ne sont restés effectifs que quelques jours. On en dénombre aujourd'hui une vingtaine répartie sur l'ensemble du Gouvernement Général de Pologne.
- 31 AN, F-9-2917, « Renseignements DSPG Lemberg, Stryj, Ternopil », 1943.
- 32 GASCAR Pierre, *Le temps des morts. Le rêve russe*, Paris, Gallimard, 1953.
- 33 LAVABRE Célestin, *Ceux de l'an 40, une année de guerre, 15e RLA, cinq ans de captivité*, 1981, p. 231-237.
- 34 ROZENBERG Danielle, *op.cit.*, p. 28.
- 35 MERTENS Lucien, POINDESSAULT Jean, *op.cit.*, p. 48-56. Témoignage que l'on retrouve aussi dans les entretiens oraux menés par le Yahad In Unum en Ukraine: Archives du YAHAD IN UNUM (désormais AYIU), « Témoignages 431: Roman M. », Père Patrick Desbois, Rawa-Ruska, région de Lvov, 2007, 4 pages.
- 36 HASKA Agnieszka, « Un témoin idéal? Le regard des étrangers sur le destin des Juifs de Varsovie », in KICHELEWSKI Audrey, LYON-CAEN Judith, SZUREK Jean-Charles, WIEVIORKA Annette (dir.), *Les Polonais et la Shoah. Une nouvelle école historique*, Paris CNRS Éditions, 2019, p. 131-144.
- 37 TARIK Cyril Amar, *The Paradox of Ukrainian Lviv: A Borderland City Between Stalinists, Nazis, and Nationalists*, Cornell University Press, 2015, p. 137.
- 38 Entretien avec l'ancien PG de Rawa-Ruska, Henri Brisson, réalisé par Chochana Boukhobza, 2015, 2h09.
- 39 DURAND Yves, *op.cit.*, p. 296.
- 40 ACICR, « Rapport *Fronstalag 325 Rawa-Ruska, Docteurs Marti et Masset* », 16 août 1942, p. 1.
- 41 CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 126 de janvier-février 1971, « Retour des corps d'URSS, solennel hommage, grandiose cérémonie nationale », p. 1 et 4.
- 42 CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 1 de mai 1946, Raymond Leguay, « À nos camarades lecteurs », p. 1.
- 43 ROZENBERG Danielle, *op.cit.*, p. 29.
- 44 STREIT Christian, « Prisonniers de guerre alliés aux mains des Allemands », in CATHERINE Jean-Claude (dir.), *La captivité des prisonniers de guerre Histoire, art et mémoire, 1939-1945. Pour une approche européenne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 29-40. PATHÉ Anne-Marie, THÉOFILAKIS Fabien (dir.), *La captivité de guerre au XX^e siècle: des archives, des histoires, des mémoires*, Paris, Armand Colin, 2012.
- 45 FISCHER Dominique, *Les enfants du silence et de la reconstruction. La Shoah en partage*, Paris, Grasset, 2008, p. 34.
- 46 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, octobre 2019, 1 h 20.
- 47 Entretien avec Hervé A., Alexandre Millet, Paris, janvier 2020, 1 h 47.
- 48 Entretien avec Françoise A., Alexandre Millet, janvier, Paris, 2020, 1 h 26.
- 49 Entretien avec Hervé A., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 50 D'après les *Meldungen* retrouvés par Viviane K. sur son père.
- 51 Entretien avec Viviane K., Alexandre Millet, Paris, février 2020, 1 h 20.
- 52 Entretien avec Viviane K., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 53 Entretien avec Sophie D.S., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 54 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 55 RICCEUR Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 18-31.
- 56 FAVART Évelyne « Mémoires familiales et fraternelles: les liens fraternels à l'épreuve du temps », *Enfances, Familles, Générations*, 2007, p. 1.
- 57 NOIRIEL Gérard, « Histoire, mémoire, engagement civique », *Hommes et Migrations*, n° 1247, Vers un lieu de mémoire de l'immigration, 2004, p. 18-19.
- 58 VAST Cécile, « Une histoire des Mouvements Unis de Résistance (de 1941 à l'après-guerre). Essai sur l'expérience de la Résistance et l'identité résistante », thèse d'Histoire, Université de Franche-Comté, dirigée par François Marcot, 2008.
- 59 PRUVOT, « L'attribution du statut de DIR à Ceux de Rawa-Ruska », CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 57, septembre-octobre 1956, p. 1.
- 60 LAGARDERE, « Mémorial à Rawa-Ruska, un mémorial au cimetière de Rawa-Ruska », CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 76, août-novembre 1960, p. 1 & 4.
- 61 LUCA, « Le courrier des livres », CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 87, mai juillet 1963, p. 4.
- 62 LUCA Clément, *Rawa Ruska, Haut lieu de sacrifice*, Compte d'auteur, 1963.
- 63 LUCA Clément, *Rawa-Ruska, camp d'extermination à l'Est (1941-1944)*, Compte d'auteur, 1983.
- 64 Entretien avec Hervé A. puis avec Françoise A., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 65 Entretien avec Viviane K., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 66 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 67 Entretien avec Sophie D.S., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 68 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 69 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 70 Auteur inconnu, « Évolution des adhérents », CEUX DE RAWA-RUSKA, *Envols* n° 294, septembre 2018, p. 33.
- 71 Entretiens avec Hervé A., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 72 FISCHER Dominique, *op.cit.*, p. 232-240.
- 73 Entretiens avec Hervé A., janvier 2020; avec Françoise A., janvier 2020; avec Viviane K., février 2020, Alexandre Millet, Paris.
- 74 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019. Entretien avec Raphaël B., Alexandre Millet, Lyon, février 2020, 1 h 06.
- 75 Entretiens avec Hervé A., Alexandre Millet, Paris, 2020.
- 76 Entretien avec Sophie D.S., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 77 Entretien commun avec Gwendoline C. et Justine C., Alexandre Millet, Paris, octobre 2019, 44 minutes.
- 78 Entretien commun avec Gwendoline et Justine C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 79 Entretien avec Sophie D.S., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 80 Entretien avec Bruno C., Alexandre Millet, Paris, 2019.
- 81 MUXEL Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Hachette, 2007 (1996), p. 30.
- 82 APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004 (1999, trad. de l'hébreu par Valérie Zanetti).
- 83 FISCHER Dominique, *Les enfants du silence et de la reconstruction, op. cit.*, p. 33.
- 84 Sur la défaite de 1940, voir notamment: FRIESER Karl-Heinz, *Le mythe de la guerre-éclair: La campagne de l'Ouest de 1940*, Paris, Belin, 2003 (1995, trad. de l'allemand par Nicole Thiers). MARTENS Stefan, PRAUSER Steffen (dir.), *La guerre de 1940: se battre, subir, se souvenir*, Paris, Presses du Septentrion, 2014.